

L'éléphant, le canon et le pinceau (Essai Histoire) (French Edition)

Pages: 365

Publisher: Alma Editeur (January 26, 2017)

Format: pdf, epub

Language: French

[DOWNLOAD FULL EBOOK PDF]

DU MÊME AUTEUR

Leçons indiennes. Itinéraires d'un historien,

Alma éditeur, 2014.

Aux origines de l'histoire globale.

Leçon inaugurale au Collège de France,

Fayard, 2014.

Comment être un étranger :

Goa-Ispahan-Venise – XVIe-XVIIIe siècles,

Alma éditeur, 2013.

Vasco de Gama : Légende et tribulations

du vice-roi des Indes,

Alma éditeur, 2012.

Avec Muzaffar Alam,

Indo-Persian Travels in the Age of Discoveries

(1400-1800),

Cambridge University Press, 2007.

Avec V. Narayana Rao et David Shulman,

Textures du temps : Écrire l'histoire en Inde,

Le Seuil, 2004.

Explorations in Connected History,

2 vol., Oxford University Press, 2004.

L'Empire portugais d'Asie (1500-1700)

Points Histoire, Seuil, 2013.

Titre original :

Courtly Encounters

Translating Courtliness and Violence

in Early Modern Eurasia

© 2012 by The President and Fellows of Harvard College

Published by arrangement with Harvard University Press.

© Alma, éditeur, Paris, 2016 pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36279-188-8

En mémoire de mon père,

Krishnaswamy Subrahmanyam

(1929-2011)

PRÉFACE

CE LIVRE EST UNE EXPÉRIENCE non seulement pour moi-même mais peut-être également pour bon nombre de ceux qui en furent à l'origine en m'encourageant à l'écrire. J'ai reçu, il y a de cela un quart de siècle, une formation en histoire économique de l'Asie du Sud et de l'océan Indien aux XVI^e et XVII^e siècles mais, au fil des années, mes centres d'intérêt se sont élargis et diversifiés, tant sur le plan géographique que thématique. Les archives et les textes dont j'ai eu à me servir n'ont cessé d'augmenter en volume, même s'ils se limitaient généralement à une période allant de 1400 à 1850. Cet élargissement de mon champ suscitait en moi à la fois exaltation et frustration. De nombreux historiens d'Amérique latine, de l'Asie orientale, du Moyen-Orient, de l'Asie du Sud-Est et d'Europe ont été mes interlocuteurs bienveillants, acceptant de partager matériel,

questionnement, séminaires et projets. Je ne pourrai les nommer tous ici pour d'évidentes raisons. Pas plus que je ne nommerai la minorité d'historiens bornés qui ont fait obstacle (et continuent de faire obstacle) aux courants historiographiques intéressés par les projets d'« histoires connectées », leur préférant les certitudes confortables d'une histoire forgée par ces Européens omniscients et cosmopolites qui ont parcouru le monde de la Renaissance aux Lumières.

Bien qu'ayant grandi et poursuivi mes études en Inde, j'ai vécu plusieurs années en Europe de l'Ouest à la fin des années 1990 et au début des années 2000, et je ne compte plus les soirées de printemps ou d'été passées à dîner en terrasse avec des amis. Que ce soit à Paris, Oxford, Londres, Naples, Pise ou Berlin, nous étions régulièrement accostés par un de ces jeunes émigrés d'Asie du Sud qui, espérant nous vendre des fleurs ou autres gadgets, s'empressait de lier conversation avec nous, dans une langue ou une autre. Ces conversations étaient souvent très instructives, car ces vendeurs à la sauvette racontaient leurs parcours à travers la Turquie et la Grèce jusque dans nos contrées « plus sûres ». L'un d'eux, prénommé Ali et originaire du Penjab, travaillait près des Gobelins, à Paris, pour un marchand de döner franco-turc et il m'était arrivé de devoir jouer les interprètes avec son patron car, bien qu'ayant plusieurs langues en commun, les deux hommes ne parvenaient pas toujours à se comprendre. Je trouvais mes interventions fort méritoires jusqu'au jour où Ali – rencontré par hasard au métro Censier-Daubenton alors que je me rendais au travail vers midi – me déclara d'un air de reproche : « Si vous travaillez aussi peu, pourquoi ne pas tout simplement m'enseigner le français ? » (AGar tum itne vele ho to mujhe French kyon nahīn sikhāte.) Toutes les illusions que j'avais pu me faire sur une complicité mutuelle s'évaporèrent sur-le-champ. Comprendre l'autre devenait quelque chose de bien plus compliqué – on va le voir – qu'une histoire de langue, ou de langages.

Une très abondante littérature existe déjà sur les rencontres de la première modernité – période s'étendant du XVI^e au XVIII^e siècle. Elles insistent avant tout sur les nouvelles formes de perception et d'analyse que ces rencontres ont pu favoriser, ainsi que sur la création ou re-création de certaines disciplines, parmi lesquelles une bonne part des sciences sociales modernes. Les histoires de l'ethnologie, de l'anthropologie, de l'étude des religions, des relations internationales, de la pensée politique, et d'autres disciplines apparentées (à commencer par l'histoire mondiale elle-même) ont précisément tendance, lorsqu'elles recherchent l'origine de ces formes du savoir contemporain, à les faire remonter aux XVI^e et XVII^e siècles. Ce faisant, on perd quelquefois de vue le fait que ces relations n'avaient pas lieu entre des sociétés ou des systèmes culturels définis comme tels, mais entre des subcultures particulières ou des segments de la société. Parfois, ces relations ou transactions pouvaient se révéler relativement asymétriques, comme le rapport d'autorité qu'entretenaient les missionnaires espagnols et portugais avec les populations locales lors de leurs missions en Amérique latine. D'autres l'étaient beaucoup moins.

Dans les pages qui suivent, mon intention est avant tout de montrer en quoi les relations de cour ont été le ferment sur lequel se sont forgées les perceptions et représentations mutuelles en Eurasie. Cette approche sous-entendait naturellement la reconnaissance préalable d'un certain parallélisme de structures : les membres des sociétés impliqués dans la relation reconnaissaient une relative similitude dans leurs systèmes politiques, avec des gouvernants régnant sur des cours. Mais ces cours possédaient également leurs règles et leurs conventions propres (ce qui dans le monde arabo-persan pourrait se définir par le terme *adab*), qu'il fallait déchiffrer et traduire afin de les rendre commensurables. Si, dans la bande dessinée, le personnage (peut-être apocryphe) de l'étranger dit à l'autochtone : « conduisez-moi à votre chef », c'est plutôt par son instinct que le voyageur d'autrefois se laissait le plus souvent guider.

Ces textes se sont élaborés à partir de conférences. À l'époque où elles furent prononcées (2009), j'accompagnais celles-ci de documents visuels dont on ne trouvera ici que quelques images clés. Après une introduction relativement courte, le premier chapitre traite de la manière dont les États musulmans et non musulmans de l'Asie du Sud développaient des relations de cour, qui se

traduisaient par des échanges mutuels, mais aussi par une compétition intense dégénéralant parfois en conflit violent. On verra comment la cour pouvait constituer une sphère laïque, à l'intérieur de laquelle les identités religieuses perdaient de leur poids jusqu'à ne plus entrer en ligne de compte, pour refaire surface périodiquement d'une façon des plus inattendues. Le deuxième chapitre aborde le thème du martyr, tout particulièrement dans les rapports entre musulmans et chrétiens (et plus spécialement des catholiques). Après avoir étudié quelques exemples venus d'Asie du Sud et de l'Ouest, nous procéderons à une lecture serrée de récits choisis de martyres survenus dans le cadre d'une conversion, ou d'un refus de conversion, en Asie du Sud et du Sud-Est. Enfin, le troisième et dernier chapitre montre comment les États d'Asie du Sud, à commencer par les sultanats du XVI^e siècle, mais plus largement les Moghols (ou les timourides) apparaissaient dans les représentations visuelles européennes – en alliant savamment les approches de l'intérieur (« émique ») ou de l'extérieur (« étique »)*. Cette partie du livre revient donc sur des questions de systèmes de circulation que certains de mes collaborateurs et moi-même avons déjà soulevées dans le passé.

Pris dans leur ensemble, ces chapitres tentent d'offrir un large champ de réflexion sur l'islam, la Réforme catholique, le protestantisme et le monde « hindou » à peine émergent du début des temps modernes. Ils démontrent – de manière explicite parfois, mais plus souvent implicite – que certains débats sur des sujets cruciaux de notre monde contemporain, comme la laïcité ou le cosmopolitisme par exemple, peuvent trouver un éclairage subtil dans l'étude des conflits et interactions dans cette phase antérieure de leur histoire.

En décembre 2009, de passage à New Delhi, lors d'une soirée à l'India International Centre, j'ai donné une conférence informelle portant sur les « Représentations de cours », le dernier chapitre du présent ouvrage. Mon père, prenant conscience qu'il n'avait encore jamais assisté à l'une de mes conférences, décida de s'y rendre avec ma mère. Son contenu historico-artistique sembla le laisser dans une grande perplexité, car il ne me fit pas le moindre commentaire au cours du dîner qui suivit. Je peux seulement regretter qu'il ne soit plus là aujourd'hui pour lire le premier de ces trois chapitres, qui aurait sans doute été plus à son goût. Pendant les dix ou quinze premières années de mon existence, mon père fut mon plus grand guide intellectuel. C'est donc à sa mémoire que je dédie ce livre.

* Kenneth Pike (1912-2000), linguiste américain, anthropologue et missionnaire, a souligné l'opposition entre deux niveaux d'analyse, celui de l'observateur, et celui de l'acteur, baptisés respectivement niveau étique (à partir de « phonétique ») et niveau émique (à partir de phonémique). Carlo Ginzburg s'est inspiré, dans ses travaux, de cette opposition étique/émique. Voir au chapitre 3, « Représentations de cours » [NdE].

INTRODUCTION

DANS UNE LETTRE ADRESSÉE D'ISTANBUL le 28 avril 1622 à son roi Jacques I^{er} Stuart, souverain d'Angleterre et d'Écosse (Jacques VI, pour les Écossais), le célèbre courtisan et diplomate sir Thomas Roe déplorait la persistance des difficultés à traiter avec la Sublime Porte, même plusieurs décennies après la création de la Compagnie anglaise du Levant. Quelque temps auparavant, dans les années 1610, Roe avait également échoué comme émissaire du même monarque auprès de Nur ud-Din Jahangir, quatrième empereur moghol de l'Inde, et plus tard, il accomplirait la même

mission avec toutefois davantage de succès auprès de plusieurs cours scandinaves.

Le Grand Seigneur [Osman II] a répondu à la lettre royale de Votre Majesté – écrit Roe – et, si vous avez l'obligeance de passer outre la vanité de certaines phrases, car c'est toujours là le style présomptueux de cette cour, j'espère que, pour le contenu, elle donnera quelque satisfaction à Votre Majesté, car elle contient une réponse particulière pour chaque chose, à la fois aux propositions de Votre Majesté, et à mes propres propositions, obéissant à votre ordre royal ; et, dans son ensemble, je suppose, elle est pleine de respect et d'attention à l'égard de Votre Majesté, comme tout ce qui a été depuis toujours adressé à un prince par ceux qui ne s'estiment pas son égal¹.

L'idée de « relations » possibles – même, et peut-être plus spécialement, entre un être et « ceux qui ne s'estiment pas son égal » – a eu un fort impact sur certains aspects de l'imaginaire des historiens professionnels et, en conséquence, sur l'imaginaire populaire. Au cours du dernier demi-siècle, l'exploration de l'espace a contribué à alimenter le cliché de la rencontre entre un Terrien et un extraterrestre, qu'il s'agisse d'extraterrestres débarquant sur notre planète ou bien d'êtres humains parvenant tant bien que mal à communiquer avec d'autres types d'intelligence. Cependant, il est clair que la plupart des formes que prennent ces rencontres entre humains et extraterrestres, que ce soit en littérature ou au cinéma, ne sont que des variantes fantasmées à partir de rencontres entre humains².

Les permutations nous sont généralement familières : l'extraterrestre se retrouve doté d'une technologie avancée et d'énormes capacités de destruction, résultant de sa lutte acharnée pour survivre ; l'extraterrestre est cannibale ou bien parvient à s'infiltrer dans l'organisme humain ; l'extraterrestre est un être supérieur, semblable à un dieu, ou alors il est innocent comme un enfant, ou les deux à la fois ; l'extraterrestre ressemble à un humain, mais en réalité ce n'est qu'un trompe-l'œil. Rares sont les scénarios où humain et extraterrestre se « rencontrent » vraiment, mais restent incapables de communiquer. Dans ce cas, en effet, l'extraterrestre n'est pas qu'un humain légèrement déformé, mais une créature, ou une forme de vie d'une nature totalement autre qui, par exemple, ne communique pas par la voix et ne possède ni main pour écrire, ni yeux pour lire. La plupart du temps, cependant, les extraterrestres sortis de nos imaginations sont représentés comme des humains dans un miroir déformant ou embellissant, comme les dieux et demi-dieux (devas et asuras) des anciennes épopées et légendes indiennes ou leurs homologues grecs ou scandinaves.

Cet optimisme, concernant la relative capacité de communication entre humains et créatures non humaines jusqu'alors inconnues, contraste étrangement avec le profond scepticisme affiché aux siècles passés à l'égard de la communication et de l'échange culturel au sein même de la race humaine. Comme nous le savons, l'une des conséquences majeures de la création de nouveaux réseaux de contact humain à très grande distance à la fin du XVe et au début du XVIe siècle – ces soi-disant « grandes découvertes », qu'il s'agisse des Amériques ou même dans tout l'espace afro-eurasien – fut d'accroître nos doutes sur l'unité de l'humanité elle-même.

L'exemple le plus célèbre en fut au XVIIe siècle la floraison de théories pré-adamites – postulant l'existence d'autres lignées humaines avant Adam – théories alimentées précisément par les rencontres entre Européens de l'Ouest avec d'autres peuples comme les Inuits du Grand Nord et les indigènes d'Amérique³. Moins connu, mais tout aussi significatif, est le fait que les intellectuels

des trois religions abrahamiques – judaïsme, christianisme, islam – eurent, à cette époque, des contacts accrus avec d'autres traditions, comme celles de la Chine ou de l'Inde, traditions qui leur révélèrent l'existence d'une cosmogonie différente, ainsi que d'une frise chronologique beaucoup plus longue et plus troublante, de même que la possibilité qu'il y ait eu, pour ainsi dire, « plusieurs Adams ». Le célèbre chroniqueur et intellectuel iranien du début du XVII^e siècle, Muhammad Qasim Hindushah Astarabadi (mieux connu sous son nom de plume de « Firishta »), écrivait :

Les infidèles [kāfirs] de l'Inde et de la Chine prétendent que la tempête de Noé n'a pas atteint leurs pays et qu'ils l'ont même repoussée... Ils attribuent à Ram, Lakhman, et autres, toutes sortes d'actes étranges et bizarres, qui ne correspondent pas à la condition humaine... Tout cela n'est que paroles et bruit et n'a aucun fondement sur l'échelle de la raison... Les hindous disent qu'il s'est écoulé plus de 100 000 ans depuis l'époque d'Adam. Ceci est totalement faux, car il est établi que le pays de l'Hind, comme les autres pays du quart inhabité du monde, a été peuplé par les descendants d'Adam... Le fils aîné de Ham* s'appelait Hind, c'est lui qui parvint jusqu'au pays de Hind, auquel il donna son nom. Son frère Sind parvint jusqu'au pays de Sind, et fonda le Thatta et le Multan, d'après le nom de ses enfants. Hind eut quatre enfants : Purab, Bang, Dakan et Nahrawal et chacun d'eux fonda un royaume qui, jusqu'à aujourd'hui, portent ces noms⁴.

À l'époque où il écrivit ces lignes, Firishta (c.1550-1623) était un résident privilégié du sultanat de Bijapur, au centre ouest de l'Inde. Auparavant, il avait passé plusieurs années dans le sultanat d'Ahmadnagar, un peu plus au nord. Ces cours indo-islamiques, même si elles ne préconisaient pas, comme allaient le faire les Moghols, la traduction presque systématique en persan des textes sanskrits, comptaient dans leurs rangs bon nombre de savants brahmanes, occupant les postes de physiciens, astrologues, administrateurs, ou autre fonction du même ordre. Leur savoir et leurs estimations chronologiques, de même que les « traductions » et résumés en persan de récits tels que le Mahābhārata, avaient donc commencé à s'infiltrer dans le monde persan de notre chroniqueur. Celui-ci leur oppose, on le voit, une résistance aussi ferme que claironnante⁵.

On peut soutenir que cette résistance de Firishta s'inscrit dans une conjoncture bien plus globale. Elle se retrouve chez les Portugais face à l'Afrique ou à l'océan Indien ; chez les Espagnols dans les Caraïbes, puis sur le sol américain ; ou bien chez les Russes en Sibérie et en Asie centrale, ou encore chez les Ming et les Qing face à leurs peuples de l'Ouest⁶. Dans tous ces exemples, les empires en voie de développement se trouvent confrontés à des peuples inconnus dont ils tentent de se rapprocher intellectuellement, ou de quelque autre façon, usant pour ce faire des moyens les plus variés – guerre, diplomatie, ethnographie, pour n'en citer que trois parmi les multiples options. Pour bon nombre d'ethnologues et autres historiens, comme Tzvetan Todorov, le problème principal résidait dans une forme d'incommensurabilité sémiotique entre les parties en présence, que l'on se trouve dans les Amériques ou dans le Pacifique Sud⁷.

En l'occurrence, la notion clé est ici l'« incommensurabilité », notion rendue célèbre en sciences dans les années 1960 par Thomas Kuhn et Paul Feyerabend, puis étendue à d'autres domaines – de manière explicite ou non : l'impossibilité, pour deux réalités de structure différente, d'être comparées et évaluées, par manque de « commune mesure ». Dans ses premiers travaux, Kuhn était avant tout préoccupé par l'incommensurabilité des théories scientifiques, soutenant qu'il existait entre les paradigmes des disparités de méthodes, d'observations et de concepts. Plus tard, Kuhn s'appuya – en prenant quelques libertés – sur le travail de Willard V.O. Quine qui affirmait que l'incommensurabilité concernait essentiellement la sphère sémantique, et soutenait

en conséquence que le problème fondamental était celui de « l'indétermination de la traduction ». Cependant, alors que Quine affirmait qu'il subsistait toujours de « l'indéterminé » entre des traductions également bonnes, Kuhn semblait avancer que l'incommensurabilité était la conséquence d'une absence de traduction exacte ; ce qui supposait, premièrement, qu'une traduction exacte était effectivement possible, et deuxièmement, que les traductions existantes étaient non seulement imprécises, mais mauvaises⁸.

L'étape suivante, chronologiquement, fut d'appliquer la notion d'incommensurabilité – réservée, à l'origine, aux rapports entre deux (ou plusieurs) « paradigmes » – aux relations entre deux ou plusieurs cultures⁹. Ce qui nous conduit à la notion d'« incommensurabilité culturelle », elle-même souvent définie comme l'une des formes du relativisme culturel, et grâce à laquelle l'anthropologie est parvenue à influencer, chez certains historiens, la pratique de leur discipline dès la fin des années 1970 et au cours des années 1980¹⁰. On a alors une vision de zones culturelles quasiment imperméables, d'une parfaite cohérence pour elles-mêmes et en elles-mêmes, mais largement impénétrables pour tout regard extérieur. Assurément, comme Anthony Pagden nous l'a rappelé avec insistance, on peut faire remonter l'origine de telles idées au moins à la fin du XVIIIe siècle, quand des écrivains comme Diderot et surtout Johann Gottfried Herder ont avancé sur le sujet des arguments puissants, et politiquement explosifs. Ainsi, pour reprendre les mots de Pagden, « Herder a poussé si loin la notion d'incommensurabilité que l'idée même d'un genre humain unique devenait, sinon impossible à concevoir, du moins culturellement vide de sens¹¹ ».

Mais alors quelles en sont les répercussions sur l'étude des rencontres et interactions entre États et empires aux XVIe et XVIIe siècles ? Nous savons que Herder lui-même avait une piètre opinion des empires, lui qui écrivait dans son *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* [Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité] : « Un royaume composé d'une seule nation est une famille, une maison bien ordonnée. Un empire où cent nations et autant de provinces vont se perdre dans une union forcée, est moins un corps politique qu'un monstre privé de vie¹² »... Bref, de ce point de vue, les empires présentent déjà des formes d'incommensurabilité radicale, et en premier lieu entre les nations qui les constituent.

Il peut être utile de commencer par établir une distinction simple, et même quelque peu sommaire. Parmi les États et empires d'Eurasie des XVIe et XVIIe siècles que nous allons étudier, certains étaient clairement reliés généalogiquement ou faisaient partie de zones culturelles qui se chevauchaient, d'autres ne l'étaient pas du tout. Appartenaient à la première catégorie les trois grands États islamiques de cette époque – les Ottomans, les Safavides et les Moghols – qui semblent même avoir constitué une sphère unique de circulation des élites – qu'il s'agisse de calligraphes, de peintres, de mystiques soufis, de guerriers et de poètes¹³. Tous les trois utilisaient l'arabe, le turc et le persan comme langues de communication et de culture ; tous trois possédaient donc une bibliothèque commune de textes, d'images et de concepts ; tous étaient redevables de quelque chose aux précédentes tentatives chinggisides et timourides de bâtir un État ou un empire. À première vue, cela semblerait fournir les bases d'une certaine commensurabilité.

Prenons, par exemple, le cas du gouverneur ottoman (pacha) de l'État semi-autonome de Bassora, en Irak, vers la fin des années 1660, un certain Husain Pacha Afrasiyab qui, attaqué par les forces ottomanes de Bagdad pour avoir payé un tribut insuffisant ou même inexistant au sultan Mehmed IV (r. 1648-1687), décida de se tourner vers les Moghols¹⁴. Le pacha parlait probablement assez bien le turc ottoman, et avait sans doute une bonne connaissance de l'arabe et du persan. Nous pouvons donc supposer qu'en arrivant à la cour moghole d'Aurangzeb (ou 'Alamgir), il ne se sentait pas comme un poisson hors de l'eau. Nous savons aussi que le pacha avait préparé son terrain plusieurs années avant sa désertion et qu'à son arrivée en Inde occidentale, c'est avec tous les honneurs qu'il fit son entrée dans Shahjahanabad-Delhi en juillet 1669 et que – comme le précisent les chroniques mogholes « quand il sentit la main royale

se poser sur son dos, son esprit fut transporté aux nues¹⁵ ». Plus concrètement, cela signifie qu'il a reçu en cadeau rubis et chevaux, un grand palais au bord de la Jamuna, et qu'il se voit promu au grade élevé en termes de mansab [le classement des rangs et dignités] de 5 000 dans la hiérarchie moghole. Très vite, il est nommé gouverneur (sūbadār) de la province de Malwa au centre de l'Inde, ce qui n'est pas une mince réussite. Deux de ses fils, Afrasiyab et 'Ali Beg, furent promus à des grades respectables et enrôlés dans le Service impérial.

Vue sous un certain angle, la brève carrière moghole d'Islam Khan Rumi (nom sous lequel l'histoire indienne retiendra Husain Pacha), jusqu'à sa mort au combat fin juin 1676, donne une idée de la facilité avec laquelle on pouvait traverser la frontière entre ces deux empires. Le partage d'une même culture de cour turco-persane par les Moghols et les Ottomans pourrait en être l'explication. Nous reviendrons sur cet aspect en nous penchant sur des aspects moins connus du destin d'Husain Pacha, mais commençons par affirmer sans ambages certaines vérités : on a tendance à penser que l'incommensurabilité culturelle se manifeste surtout lorsqu'il y a « rencontre », c'est-à-dire au moment où deux entités politico-culturelles disparates (et parfois séparées historiquement) sont mises en contact. Pensons à Cortés et Moctezuma, Pizarro et Atahualpa, au capitaine Cook arrivant à Hawaï ou à Vasco de Gama devant le raja Samudri de Calicut. Il est rare que l'on parle d'incommensurabilité, lorsqu'on évoque la relation d'un Anglais comme sir Thomas Roe en visite au Danemark au XVII^e siècle, ou lorsque les Safavides dépêchent un ambassadeur auprès des Moghols¹⁶. Ainsi, l'exemple de Husain Pacha chez les Moghols n'est-il pas très emblématique d'une « rencontre à l'époque de la première modernité », telle que l'on se l'imagine. Mais cela ne suffit pas pour souhaiter nous dégager du concept d'incommensurabilité en lui-même. Au contraire, nous allons essayer d'explorer la question de l'incommensurabilité (et de son contrepoint, la commensurabilité), en nous appuyant sur des domaines concrets comme la diplomatie, la guerre et l'art visuel. De plus, loin d'aborder le concept d'incommensurabilité en général, nous nous concentrerons sur des confrontations entre cultures de cour plutôt que sur des rencontres plus emblématiques (et certainement plus romantiques) sur des plages des mers du Sud ou leurs équivalents. *

Rembrandt et les peintres hollandais furent influencés par l'art de cour moghol. Savaient-ils que ces artistes lointains avaient eux-mêmes influencés, auparavant, par le naturalisme des Pays-Bas ? Analysant ces paradoxes, Sanjay Subrahmanyam présente les nombreux malentendus ; partir desquels se développent les cultures croisées de l'Europe et de l'Asie du XVI^e au XVIII^e siècle.

Dans l'Inde du XVI^e siècle des cours rivales s'affrontent. La tension culmine entre musulmans et hindous. Au terme un jeu de trahisons ; d'insultes ; diplomatiques entre cours la guerre éclate et culmine avec une bataille décisive en janvier 1565. Tout cela nous est raconté ; au filtre de chroniqueurs, d'observateurs ou de postes de toutes langues, du persan jusqu'au portugais. ; chacun ses codes, ; chacun ses symboles. Et l'on découvre ; quel point chacun peine ; traduire dans son système de valeurs celui de l'autre.

; l'heure où l'Europe et l'Asie tissent des contacts toujours plus ;troits, la rivalité ; commerciale et politique s'envenime ;galemment du fait des incompréhensions religieuses. Celles-ci ont aussi, ; souvent, des enjeux de protocoles, d'apparences et de ;ances. En ;moigne le spectaculaire martyre d'un officier portugais en Malaisie occidentale en 1583.

Dernier exemple de ces histoires connectées d'Eurasie : les influences réciproques entre peintres de la cour moghole et peintres du Siècle d'Or hollandais. Au gré de la diplomatie et du commerce, artistes, livres et images circulent au XVIIe siècle ; travers un vaste territoire allant des Pays-Bas, de la péninsule ibérique et de l'Italie jusqu'à Delhi, Agra et le Deccan.

Sanjay Subrahmanyam ouvre ici un large champ de réflexion sur l'Islam, la Contre-réforme, le catholicisme, le protestantisme et le monde hindou ; Certains débats sur des sujets cruciaux de notre monde contemporain, comme la laïcité ; ou le cosmopolitisme, trouvent un éclairage subtil dans l'étude de ces conflits et interactions au début des temps modernes. □

Aux origines de l'histoire globale: Leçon inaugurale - La Fnac vous propose 139 références Toute l'Histoire Moderne : Histoire Monde Moderne avec la livraison chez vous en 1 Histoire des techniques (ebook). ePub - Presses Universitaires de France - novembre 2016 Essai - broché - Renaissance Du Livre - novembre 2016.. L'éléphant, le canon et le pinceau (ebook). Chevaux pour debutant - Chapeau Traclet - French Books on India L'éléphant, Le Canon Et Le Pinceau - Documentst.ga - Histoire Globale Annexes - IN FRENCH WORDS. AT A GLANCE THE PRINCIPAL DATES IN FRENCH AND ENGLISH HISTORY. The features of that little book — its originality of arrangement and design, and its... In the long run SANJAY SUBRAHMANYAM - AbeBooks - [BOOKS] L'éléphant, le canon et le pinceau (Essai Histoire) (French Edition) by Sanjay. Subrahmanyam, Beatrice Commenge. Book file PDF easily for everyone India - The book attracted little attention, selling only two copies. The History of the Valorous and Witty Knight-Errant Don Quixote of the Mancha. Note: This is the earliest edition of this title in English, published March 1929'; precedes the US Essai sur la bibliophilie contemporaine de 1900-1928 (2 v) by Noel Clement-Janin. Download book PDF - Vasco de Gama (French Edition) eBook: Sanjay Subrahmanyam, Myriam Dennehy: L'éléphant, le canon et le pinceau (Essai Histoire) (French Edition). L'éléphant, le canon et le pinceau (Essai Histoire) (French Edition) - lelephant le canon et le pinceau essai histoire french edition ebook sanjay subrahmanyam beatrice menge es tienda kindle buy lelephant le canon et le pinceau L'éléphant, le canon et le pinceau - Terdorbyhalel.ga - 1500-1750 book online at best prices in india on Amazon.in. Read L'éléphant, le canon et le pinceau. histoires connectees des cours d'europe et d'asie. See all formats and editions Hide other formats and editions Paperback; Publisher: ALMA EDITEUR (21 April 2016); Language: French; ISBN-10: 2362791874 Les entrelacements du monde. Histoire globale, pensée - lelephant le canon et le pinceau essai histoire french edition ebook sanjay subrahmanyam beatrice menge es tienda kindle buy lelephant le canon et le pinceau Haroldapaniagua.tk (ePUB/PDF) - Book PDF file that related with profession présidentielle (french edition) book. Happy. L'éléphant, le canon et le pinceau (Essai Histoire) (French Edition).

Relevant Books

[[DOWNLOAD](#)] - Read The Birds' Christmas Carol by Kate Douglas Smith Wiggin. Published 1912 (History of Christmas Book 25) pdf

[[DOWNLOAD](#)] - Download Amazing Nature pdf online

[[DOWNLOAD](#)] - Blood Moon Rising Werewolf Romance Novellas Box Set: Books 1-2 free online

[[DOWNLOAD](#)] - Pdf Famous Quotes About Sex

[[DOWNLOAD](#)] - Download book The defence of India: a strategical study pdf, epub
